

## **Un monde au balcon, la nature dans le quartier**

*Yves LUGINBÜHL, Directeur de recherche au CNRS, UMR LADYSS, Paris.*

Depuis l'essor des questions d'environnement dans les années 1970, la demande de nature a connu dans les villes européennes un développement considérable que matérialise le marché horticole et le succès des grandes surfaces de vente de plantes ou d'animaux. Le secteur horticole français et européen a été en effet marqué dans les 20 dernières années par une augmentation de sa production et de son chiffre d'affaires qui reflète une demande sociale fortement accrue. La production horticole française, bien qu'en forte progression est malgré tout déficitaire, alors que plusieurs régions du pays se trouvent en très bonne place pour alimenter le marché des plantes ornementales ; c'est sans doute parce que d'autres pays ont su mieux que la France devancer cette demande qui est fondamentalement liée à l'essor urbain et à la recherche, par les habitants des grandes villes et des métropoles d'une nature qui compense une inquiétude sociale sur le devenir des ressources naturelles de la planète.

Ainsi la demande de plantes ornementales, et également potagères a-t-elle connu dans ces grandes villes un développement qui ne touche pas d'autres secteurs de l'économie avec la même ampleur. Certes, la production horticole est également liée au développement de l'aménagement paysager des espaces publics et à celui des jardins des résidences principales qui s'étendent désormais massivement dans le périurbain. Mais le marché des plantes a également conquis une clientèle résolument urbaine : la consommation des ménages s'est donc aussi élevée dans la ville dense, traduisant des rapports à la nature nouveaux ou des modifications de ces relations à la nature révélatrice du changement social. L'installation de supermarchés de plantes dans les centres urbains en est l'un des signes. Après avoir examiné plus en détail le marché horticole dans ses diverses dimensions, on analysera ces rapports nouveaux à la nature que révèle à la fois la demande d'espaces verts publics et la « mode » du balcon fleuri où chaque ménage entretient un jardin souvent minuscule mais un jardin qui renvoie à la vision du monde par les jardiniers des fenêtres.

### **I. Nature en ville : un « besoin » ancien mais qui change de sens.**

Le désir d'introduction de la nature en ville n'est pas nouveau et est sans doute aussi ancien que l'est l'invention de la ville elle-même : les jardins qui accompagnaient les riches villas des cités antiques montrent que ce rapport urbain à la nature par l'intermédiaire de la réalisation d'espaces où l'on introduisait des végétaux et des aménagements paysagers est effectivement très ancien et traduisait l'intention de reconstituer un monde à sa façon. Mais ces jardins étaient le fait d'une élite comme l'ont été les plantations qui ornaient les espaces publics de la ville classique. C'étaient surtout des végétaux ligneux, arbres et arbustes, mais aussi des surfaces d'eau ou des fontaines ainsi que des animaux qui composaient l'ornement « naturel » de la ville ancienne.

C'est surtout au XIX<sup>ème</sup> siècle et sous le Second Empire en France que l'introduction des plantes ornementales dans l'espace privé s'est développé bien que déjà, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, les classes sociales les plus riches aient démontré un goût immodéré pour les plantes, manifestant

ainsi leur intérêt pour la connaissance du règne végétal et pour la nature qui commençait à constituer un objet social révélant une nouvelle pensée du monde. Dans les cours d'immeubles et d'hôtels particuliers de populations nanties de Paris, aux alentours de la Révolution, étaient plantées des lignes de pommes de terre qui faisaient l'admiration des résidents et de leurs visiteurs pour leurs fleurs blanches à étamines jaunes. Dans les salons il n'était pas rare que l'on exhibe quelques plantes exotiques, marquant ainsi son avance dans la connaissance du monde naturel et lointain, et faisant la démonstration d'un savoir à la mode et de la place que l'on tenait dans la société éclairée. Les plants de coton eurent par exemple un succès rare sous le premier Empire, en raison certainement de leurs qualités intrinsèques – la formation des fruits enveloppés par les fines fibres blanches et ouateuses – et de l'intérêt que marqua Napoléon pour une culture qui faisait l'objet de tentatives d'introduction dans le sud de la France en raison du blocus économique qu'imposait le conflit avec l'Angleterre.

Dans cette même période, on échangeait des plants et des graines de plantes nouvellement découvertes, on s'extasiait sur la forme d'un arbuste nouveau, sur l'écorce curieuse d'un arbre, sur les graines d'une espèce introduite, etc. De nombreux mémoires vantant les qualités des plantes et l'intérêt, pour le progrès de la connaissance universelle de la pratique de la botanique ou de la culture des plantes ornementales ou de tout autre fonction d'ailleurs sont présents dans les documents des Archives Nationales, bien que les historiens n'aient jamais manifesté une quelconque curiosité à leur égard. Ce n'est sans doute pas un hasard si le mot d'horticulture est né au tout début du XIX<sup>ème</sup> siècle, marquant la séparation d'un « art du végétal » avec l'agriculture, pratique plus utilitaire et plus rustre<sup>1</sup>, consacrée à des fonctions moins « élevées » dans l'ordre de la pensée humaine. Malgré la création de la première Société Française d'Horticulture au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'usage des plantes ornementales en ville est restée pendant longtemps pourtant l'apanage d'une classe aisée qui a cherché dans cette pratique un moyen de se démarquer de la paysannerie et des agriculteurs alors installés fortement dans une phase d'ancrage territorial et foncier et de fort développement économique.

Il faut donc attendre la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle pour que le développement de l'horticulture accompagne une nouvelle pratique d'introduction des plantes en ville et en particulier à Paris. Cet essor des plantes ornementales va évidemment de pair avec la profonde recomposition urbaine et la réalisation des grands parcs urbains, avec l'essor de l'hygiénisme qui s'accompagnait d'un esthétisme urbain particulier et bien connu. Dans les parcs urbains en effet, seront créés de nombreux massifs de plantes ornementales, parfois nouvellement introduites en France à la suite des voyages des botanistes et des explorateurs. La mosaïciculture qui s'est développée en France à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle témoigne également de l'essor de ce mouvement en même temps qu'elle reflétait la curiosité et l'admiration que marquait la bourgeoisie parisienne pour les étoffes des pays orientaux dont elle reproduisait les motifs.

L'introduction de la pratique des massifs de fleurs annuelles ou vivaces dans les parcs urbains est également le témoignage d'une invention qui est due à l'un des créateurs de plusieurs parcs parisiens, Jean-Pierre Barillet-Deschamps. Adjoint du plus célèbre Alphand dans l'œuvre de création des grands parcs urbains parisiens comme le bois de Boulogne ou de Vincennes, le parc des Buttes Chaumont par exemple, il avait marqué un grand intérêt pour la production intensive des plantes vivaces et surtout annuelles, cherchant ainsi à alimenter le

---

<sup>1</sup> Jusqu'à l'introduction du mot horticulture dans le vocabulaire français, l'art des jardins et l'agriculture appartenaient à l'agronomie, science et art qui occupait dans l'Académie Royale (puis Nationale) des Sciences une place privilégiée.

renouvellement des massifs fleuris dans les parcs urbains, de manière à assouvir le désir de consommation de nouveautés de la bourgeoisie. Dans la production de J.P. Barillet-Deschamps (Limido, 2003), apparaît un parallèle que l'on peut faire entre les formes inventées des grands magasins de Paris où la bourgeoisie vient consommer les produits de luxe et les parcs urbains dans lesquels cette même population vient également consommer le spectacle des fleurs ordonnées dans de luxueux massifs mis en valeur par la pelouse et le cadre majestueux de groupes d'arbres. Dans le Second Empire marqué par la période du développement industriel et le début de la consommation de masse, les produits qui étaient exposés dans les vitrines des grands magasins comme le Bon Marché à Paris occupaient une fonction identique à celle des fleurs que l'on savait désormais produire en très grande quantité dans les serres du fleuriste d'Auteuil par des procédés industriels identiques à ceux des usines qui produisaient les vêtements ou tous les produits du marché.

Cette production de masse n'a fait que s'accroître au XX<sup>ème</sup> siècle avec le développement des entreprises d'horticulture et les pépinières qui ont constitué un secteur économique à part entière et autonome du secteur du bâtiment bien qu'il lui soit lié dans son essor. Après la Seconde Guerre Mondiale, en particulier, lors de la phase de reconstruction des villes et de l'extension des banlieues, le marché de l'horticulture a connu un boom considérable lié à la réalisation des grandes cités et l'apparition des « espaces verts » qui les accompagnent. Un peu plus tard, c'est l'immense marché des lotissements et des maisons individuelles qui offre à l'horticulture une voie nouvelle d'expansion : on achète désormais une maison avec un jardin clé en mains. Ce développement du jardin individuel du périurbain est d'ailleurs mal connu : aucun travail d'approfondissement de la connaissance des formes de ces innombrables jardins individuels de lointaines banlieues n'a eu lieu pour le moment, alors que d'autres formes de jardins, comme les jardins ouvriers ont fait l'objet de nombreuses études et publications. Il faut croire que ces jardins familiaux du périurbain sont considérés comme trop banals et sans intérêt alors qu'il serait possible d'y trouver des formes de relations à la nature nouvelles et intéressantes pour la connaissance de l'évolution du rapport nature/société.

Toujours est-il que l'économie horticole a connu un accroissement de sa production et de son chiffre d'affaires important et que cet essor s'est produit corrélativement à l'apparition des questions d'environnement dans la société française. Alors que le premier ministre chargé de l'environnement, Robert Poujade, est nommé en 1971, c'est dans la même période que le premier supermarché de plantes ornementales et d'équipements de jardins apparaît en France (magasins Truffaut). Depuis, ces structures n'ont fait que se multiplier, comme les Jardiland, Gamm Vert, Points verts ou autres Botanic, et en particulier dans les espaces périurbains ou à proximité des noyaux denses de population.

La filière horticole occupe ainsi en France une place essentielle dans l'économie nationale puisqu'elle connaît un taux de progression annuelle de 3 à 4%. Actuellement, le secteur horticole représente plus de 7000 entreprises de production sur 21000 hectares dont 2500 sont constitués par des serres. Ce sont 150 000 emplois qui participent au développement de cette activité dont le chiffre d'affaires s'élève à environ 9 milliards d'Euros au total<sup>2</sup>. Si la consommation des ménages est de 2,43 milliards d'Euros, cette filière est cependant déficitaire ; on importe en effet 989,4 millions d'Euros de produits divers de jardinage contre 191,9 millions d'exportations. Malgré tout, l'ONIFLOR (Office national de l'horticulture) estime que chaque ménage français consomme entre 203 et 260 Euros par an pour l'activité « fleur et jardinage » et que 69% de ces ménages disposent d'un espace de jardinage dont le

---

<sup>2</sup> Ce chiffre inclut la production des végétaux mais également les travaux et les fournitures.

balcon ou la terrasse représente une part importante. Ce sont ces dernières formes de « jardins » particulièrement urbains qui occupent la part de nature introduite dans la ville dense par les habitants « ordinaires », alors que les collectivités locales s'occupent de la nature des espaces publics. Si les jardins de maisons individuelles sont également présentes en ville, ils ne sont cependant pas toujours très représentatifs de cette nature des habitants, car ces jardins sont plutôt réservés aux classes aisées ou à quelques ménages privilégiés qui ont pu acquérir une maison avec jardin grâce à des stratégies foncières savantes ou liées à des relations sociales, en particulier à Paris. Dans la capitale, la nature introduite par les habitants est celle des balcons ou des terrasses, et même des salons avec les plantes vertes d'intérieur. La consommation des ménages est assurée par un secteur de production bien représenté en Ile-de-France et même dans les départements de la petite couronne, avec une centaine d'exploitations et 600 emplois environ : dans cette production régionale, environ 30% sont représentés par les plantes en pot, et 23% par les plantes de massif, alors que la majeure partie est occupée par les fleurs et feuillages coupés. Mais la consommation des plantes de balcon et de terrasses provient surtout des grandes régions de production comme le Val de Loire et surtout l'Anjou, lieu de prédilection de la production horticole française.

## **II. La nature des citadins : la reproduction d'un monde sur le balcon, la consommation du végétal dans les espaces publics.**

Planter son balcon constitue donc une activité qui occupe les Parisiens, qui, dès les premiers moments ensoleillés du printemps consacrent une partie de leurs loisirs à acheter des plantes, des jardinières et fleurir l'espace disponible devant la fenêtre de l'appartement. Il est clair que c'est avant tout le fleurissement qui fait l'objet de cette pratique sociale désormais entrée dans la vie urbaine. Aussi exige soit-il, cet espace de la fenêtre et de la rambarde du balcon est le lieu où l'habitant investit un rapport particulier avec l'extérieur : le balcon est le lieu où l'habitant se montre, d'où on le voit de la rue, pas forcément physiquement, mais à travers le spectacle visible depuis le trottoir. Ce que le passant voit de l'habitant, c'est sa fenêtre ; aussi cet habitant met-il un point d'honneur à se montrer sous un jour positif et à faire preuve de sa capacité à contribuer à l'ornement ou à l'embellissement de la ville ; mais c'est avant tout lui-même qu'il désire montrer : le rapport de l'habitant avec l'espace fleuri de la fenêtre et de son balcon est ainsi un rapport démonstratif. La nature que l'habitant présente aux yeux des passants, c'est la nature qui lui permet de se mettre en scène devant la ville et ses occupants, de se valoriser lui-même. La jardinière de géraniums que le résident accroche à la rambarde du balcon, c'est la manifestation de se montrer à travers les géraniums et de dire au monde extérieur son désir de nature en tant qu'être humain capable de cultiver cette nature et de l'offrir au regard des autres.

Mais en même temps l'habitant jouit du spectacle qu'il a composé à travers la fenêtre et en particulier lorsque le temps le permet, si celle-ci est ouverte : c'est alors un rapport contemplatif qui s'instaure, à travers une nature que le résident introduit comme objet esthétique, celui que l'on prend plaisir à regarder. L'habitant joue ainsi sur deux registres essentiels des rapports sociaux à la nature : d'un côté le rapport démonstratif que l'on retrouve dans presque toutes les pratiques de nature, y compris dans l'espace rural, de l'autre un rapport contemplatif qui s'enrichissent mutuellement : alors que les plantes que l'habitant exhibe au balcon signalent aux passants qu'il est présent à travers des géraniums ou des pétunias, qu'il est là, le spectacle auquel il assiste depuis son salon, sa salle à manger ou sa chambre est renforcé dans sa puissance évocatrice par la pensée qu'il a du spectacle qu'il

offre aux regards extérieurs. Ce qu'il contemple depuis son espace de vie le conforte dans l'importance de la place qu'il occupe dans la société.

Ce rapport contemplatif qui lui renvoie l'image de la place qu'il occupe dans la société se retrouve dans la relation aux espaces verts publics, ne serait-ce qu'en premier lieu à travers les prix de l'immobilier, qui, le fait est bien connu, connaissent des niveaux très supérieurs lorsque les fenêtres d'un appartement permettent de jouir directement du spectacle d'un parc urbain ou d'un square. C'est là la valorisation qu'une certaine « nature », certes rapportée et finalement artificialisée apporte au lieu d'habitation et qui se transpose sur l'image que l'individu privilégié se fait de lui-même dans la société urbaine.

Mais les rapports à la nature que l'habitant convoque dans sa pratique de la plantation du balcon ou de la terrasse est encore plus complexe. S'y ajoute en effet d'autres types de rapports et en particulier un rapport de domination du monde végétal.

Les plantes que l'habitant introduit en effet sur le balcon manifestent un désir de maîtrise de la nature propre à l'ère moderne et que l'on retrouve principalement à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle dans les œuvres des ingénieurs bâtisseurs des grands ouvrages d'art qui permettent de franchir les obstacles que la nature oppose à l'homme. A son échelle, sur un espace limité, l'habitant cherche également à dominer cette nature en conduisant une ou plusieurs plantes ; en fait, trois aspects de cette recherche de domination sont contenus dans ce rapport à la nature :

- a) le premier est celui à travers lequel l'habitant tente de domestiquer un morceau de nature, une plante par exemple. Cet aspect du rapport de domination entraîne tout un processus de maîtrise des éléments naturels : selon l'exposition de la fenêtre, il faut contrôler l'ensoleillement ou son absence, c'est-à-dire choisir une plante adaptée au soleil ou à l'ombre. Dans les jardinerie où se fournit le résident, il n'est pas rare d'entendre une conversation entre celui-ci et le vendeur qui le conseille sur le choix des plantes. Mais le résident ne donne pas toujours les bonnes indications au vendeur et il doit ensuite faire un apprentissage du végétal sur place : les plantes peuvent se trouver sur un balcon ou une terrasse en partie couverts : il faut donc contrôler l'apport d'eau en fonction du soleil et du processus de dessèchement du sol, apprendre à lutter contre les tourbillons d'air que le milieu urbain crée souvent en raison de sa configuration labyrinthique, surveiller les effets de réverbération des murs de pierre ou de béton qui accumulent la chaleur et la restituent à la plante ; la difficulté d'accéder totalement à ce désir de maîtrise de la nature permet de comprendre la pratique du jardin artificiel et en particulier des plantes en matière synthétique : au moins, ces lierres, ces buis ou ces bambous en plastique que l'on met au balcon, on n'a pas besoin de les arroser, de les tailler et leur remplacement ne pose aucun problème ; d'une certaine manière, ce rapport de domination existe également dans le spectacle auquel l'usager d'un parc urbain assiste quand il le contemple : c'est une nature maîtrisée qu'il a le loisir de regarder et de s'approprier, lointaine des risques auxquels la « vraie » nature est susceptible de l'exposer. Les simulacres de montagne et de cascade réalisés dans les parcs urbains témoignent ainsi de cette apparente domination que l'homme du XVIII<sup>ème</sup> siècle a cru pouvoir acquérir et qui est remise en cause aujourd'hui par les problèmes écologiques.
- 
- b) le second aspect concerne la nature qui oppose des obstacles à la croissance de la plante : les insectes, qui, malgré une opinion générale souvent mal informée,

existent également en milieu urbain et pas seulement en milieu rural : les pucerons s'attaquent à un rosier, il faudra aller au magasin spécialisé pour y trouver le pesticide adapté ou écouter les conseils que prodiguent les émissions de radio ou de télévision sur le jardinage ; on veillera également à un intérêt trop marqué de certains oiseaux pour les plantes, comme les nombreux pigeons urbains qui s'attaquent à des fruits comme les raisins d'une vigne que l'on fait pousser en pergola autour de la fenêtre. Ce peut être également la découverte des techniques nouvelles de conduite des plantes, comme l'arrosage automatique que certains habitants des villes pratiquent en installant un réseau de tuyaux depuis un robinet de l'appartement jusqu'au balcon, parfois avec une horloge qui règle les périodes d'arrosage et la quantité d'eau apportée aux plantes ; solution qui est désormais adoptée par certains habitants pour les périodes de vacances, lorsque l'on ne peut pas procéder à l'arrosage manuel de son « jardin » ; pratique qui est quelquefois risquée en raison des désagréments d'un mauvais fonctionnement du réseau d'arrosage qui inonde l'appartement.

- 
- c) c'est donc tout un apprentissage du fonctionnement de la nature dont on cherche parfois à se faire un allié, en choisissant des produits dits « naturels » parmi les pesticides ou en conduisant la plante de manière à éviter les ennuis dus aux parasites ou à des conditions de croissance défavorables à la plante ; lorsque l'espace de plantation est suffisamment vaste, on peut également planter des espèces éloignant les parasites, dont on a appris l'existence dans une revue spécialisée, par une émission radiotélévisée ou par relation ; d'ailleurs, dans cet apprentissage, la connaissance du fonctionnement des végétaux doit souvent à ce que l'on apprend par un voisin ou par des amis qui ont eu une expérience similaire : les conversations sur les plantes font désormais partie de l'échange courant des habitants des villes et l'on s'offre souvent des plantes ou des boutures pour faire plaisir. La plante en pot fait aujourd'hui partie, au même titre que les bouquets de fleurs, du cadeau que l'on apporte à des amis. Les parcs urbains constituent d'ailleurs dans ce domaine une source de connaissance dont l'habitant citadin paysagiste ne se prive pas : c'est souvent là également qu'il découvre les techniques dont il s'empare pour la conduite de son propre jardin ou balcon.

L'apprentissage du milieu végétal fait partie en effet des rapports que le résident entretient avec ses plantes ou celles qu'il a la possibilité d'observer dans les espaces verts ; ce rapport cognitif est celui qui s'établit entre l'habitant et la plante, le petit jardin de fenêtre, le parc urbain ou les aménagements végétalisés des espaces publics ; fondé sur l'observation, nourri par l'expérience ou les connaissances rapportés des médias ou du voisinage, il est également lié à un plaisir, celui de connaître la croissance de la plante, celui de voir croître et se développer une espèce, observer les divers stades du végétal, voir apparaître les bourgeons ; ce sont également les boutons des fleurs que l'on regarde s'épanouir avec un indicible plaisir et que l'on regrette de voir se faner. Mais ce rapport n'existe pas toujours et de nombreux jardiniers des balcons ou usagers des parcs urbains ne connaissent même pas les noms des espèces : ils pratiquent le jardinage de la fenêtre par convention ou par imitation, pour faire comme les autres et paraître dans un ordre social établi. D'où l'intérêt que ces usagers marquent pour les jardins botaniques publics qui connaissent un renouveau et où les noms des espèces sont inscrits sur des étiquettes et leur permettent d'enrichir leur culture paysagiste. Intérêt d'autant plus marqué que les visiteurs ont ainsi l'impression que les pouvoirs publics ne les laissent pas dans l'ignorance et font un effort de pédagogie à l'égard de la population, effort qui témoigne d'un rapport de confiance.

Ce rapport cognitif s'accompagne d'une autre relation à la nature qui s'est développée dans l'histoire et qui procure à l'habitant un plaisir synonyme de bien-être spirituel, voire corporel, notamment à travers les parfums d'une plante : c'est le rapport édénique, celui qui donne à la nature le sens d'un objet de jouissance et qui est de plus en plus présent dans la mode du jardinage et des manifestations organisées autour du commerce des plantes et de l'introduction des espèces nouvelles. D'où également le succès des espaces verts publics où les plantes odoriférantes abondent.

Ce rapport édénique n'est pas complètement dépourvu également d'une relation d'appropriation de la nature : celle que l'on prend plaisir à posséder. Les habitants urbains jardiniers peuvent être en effet des possesseurs ardens des espèces qu'ils cherchent à collectionner : espèce dont a vu le port, le feuillage ou la floraison dans un magasin spécialisé, dans un parc public, que l'on a rapporté d'un voyage lointain et qui prend place dans la jardinière de la terrasse ou du balcon comme le signe du désir d'exotisme. Ces plantes collectionnées font partie de ce que l'on échange avec ses amis ou avec son voisinage et que l'on est fier de montrer ; espèce qui concentrera tous les soins de l'habitant qui veillera particulièrement à la conserver, la voir se développer et surtout à lui éviter le dépérissement dans des conditions urbaines contraignantes. La visite des nouveaux espaces verts publics est ainsi souvent empreinte d'une curiosité à l'égard des nouveautés et des plantes rares, voire exotiques comme dans les serres installées dans ces parcs urbains. C'est souvent là que le désir d'appropriation d'une nouvelle plante se produit, dans la découverte de la rareté marqué souvent par une émotion esthétique ou un désir de connaissance.

Mais la conservation d'une espèce fragile ou exotique pose toujours des problèmes difficiles aux jardiniers des balcons ; le jardinier des balcons et des terrasses entretient de plus en plus avec les végétaux un rapport consumériste qui l'entraîne dans une course onéreuse au remplacement des plantes qui ne supportent pas les conditions de la ville ou celles que l'habitant leur offre. Une plante est choisie souvent sans réflexion, tout simplement parce qu'elle plaît ou parce qu'elle est curieuse ou à la mode et peu après sa plantation elle dépérit et finit par mourir. Peu importe, on la remplace. Ces plantes des balcons constituent de la nature que l'on consomme parfois avec une certaine indifférence du sort de la plante elle-même : on l'achète, on la plante, elle dépérit et donc on peut la remplacer sans scrupule ; le magasin spécialisé est là pour subvenir à cette consommation de nature que l'on peut constater un peu partout en Europe, dans les grandes villes et leurs abords, et en particulier dans les jardins des lotissements périurbains. C'est ce rapport de consommation de la nature auquel Jean-Pierre Barillet-Deschamps avait consacré son invention de la production industrialisée des plantes en pots qui se retrouve au niveau symbolique dans la visite des parcs urbains : ici, l'on vient consommer en effet de la nature que le végétal surtout représente. Ce rapport consumériste est d'ailleurs lié au rapport cognitif et peut expliquer le succès des nouveaux parcs urbains parisiens où la juxtaposition de parcelles ou de micro-jardins abondamment plantés d'espèces variées et ordonnées par thèmes permet d'assouvir à la fois cette consommation symbolique et un désir de connaissance.

Tout autre peut être la relation avec des plantes que l'on cherche à préserver d'une disparition annoncée ou connue par la lecture d'un magazine spécialisé : un rapport patrimonial peut en effet également exister chez certains jardiniers qui tentent de préserver de cette disparition : on veillera tout particulièrement à cette plante rare par des soins particuliers et par la recherche de connaissances complémentaires, notamment sur des sites internet qui se sont spécialisés aujourd'hui dans la conservation d'espèces rares ou menacées. C'est également le

même soin qu'apporte le jardinier à une plante qui est attachée à un événement particulier de la vie de l'habitant ou que l'on a rapporté d'un voyage lointain, qui a été offerte par un proche disparu : ce rapport évocateur de nature constitue une relation privilégiée à une espèce renvoyant à la mémoire de cet événement ou de l'être qui n'est plus, sauf là, dans la plante que l'on cherche à conserver.

Loin des jardins potagers ouvriers souvent conçus comme lieu de production de ressources alimentaires, le jardin de balcon ou de terrasse n'en est pas moins aussi un espace où l'habitant jardinier réserve une jardinière ou un pot à des plantes potagères ou condimentaires. Nouvelle mode sans doute, qui s'est renforcée avec le développement du goût pour des cuisines parfumées, que celle des plantes aromatiques et parfois pour un légume ou un fruit : quel jardinier urbain n'a pas son pot de persil, de ciboulette, de thym, de basilic, de romarin ou de menthe ? parfois toutes ces espèces loties dans une jardinière suffisamment grande pour les contenir lorsque le balcon est assez grand ; d'ailleurs, les jardiniers regorgent d'astuces pour multiplier les espaces de plantation : jardinières suspendues à la rambarde du balcon pour les fleurs et jardinières ou pots au-dessous pour les plantes aromatiques, le tout dans un demi mètre carré ; et si l'on a plus de place encore, on n'hésitera pas à cultiver un ou deux plants de tomates pour avoir le plaisir de consommer ses propres tomates, *« surtout pas celles du supermarché qui n'ont pas de goût, qui sont élevées en serres, en Hollande ou en Espagne »*. Et parfois également sur un mur autour du balcon, s'accroche une vigne dont les grappes vont grossir la récolte de raisin de la vigne du parc Georges Brassens dans l'espoir de se voir octroyer une bouteille de « son » vin. Lorsque ce n'est pas un kiwi, ou une passiflore, dans l'espoir de consommer ses propres kiwi ou fruits de la passion.

Les nouveaux paysagistes ont bien saisi cette demande d'une nature qui renvoie à un désir d'alimentation saine et « naturelle » : aussi les jardins de simples et de plantes aromatiques ont-ils connu une nouvelle mode, que conforte la représentation positive que l'on se fait du jardin monastique où les moines cultivaient précisément ces espèces et que l'inventivité contemporaine a exhumée. C'est aussi l'image de végétaux alimentaires qui sont censés contribuer au bien-être physique parce qu'ils sont plantés en pleine terre et soignés par des jardiniers avertis ; on est loin là des légumes produits en serres et de plus en plus souvent sur des supports hydroponiques, c'est-à-dire sans terre et sans rapport direct avec la nature environnante.

Le plaisir de réaliser sa propre production, si minime soit-elle, correspond en effet à un rapport hygiéniste à la nature, celle qui permet d'accéder au bien-être : certainement, ce que l'on produit soi-même est assuré d'être « naturel », et donc de contribuer à la santé, même si l'on sait que le recours aux pesticides est très développé chez les jardiniers amateurs, parfois plus important que chez les agriculteurs professionnels eux-mêmes ; qu'importe, au moins, on sait ce que l'on mange. L'autre aspect de ce rapport hygiéniste à la nature renvoie à l'activité de jardinage, qui est, dans le cas d'un balcon ou d'une terrasse, est certes réduite ; rien à voir avec un jardin de maison individuelle, de lotissement ou de résidence secondaire où l'activité de jardinage demande le déploiement de la force humaine avec le bêchage des massifs ou des plates-bandes, le désherbage, etc. Mais c'est le symbole qui compte : le jardin est constitué de nature, il contribue donc à une part du bien-être à travers le symbole de la plante qui est, elle naturelle. C'est ce rapport hygiéniste qui a été exploité dans les parcs urbains du Second Empire et qui est remobilisé aujourd'hui, mais dans un autre contexte, davantage lié à la question du risque alimentaire auquel les populations se trouvent désormais confrontées ou au désir de contact direct avec la nature qu'expriment notamment les pratiques sociales qui

consistent à l'étendre sur les pelouses et ressentir ainsi la fraîcheur et la texture de l'herbe verte.

Finalement, ces divers et nombreux rapports à la nature que l'habitant mobilise dans son activité de jardinier de balcon ou de terrasse ou dans leur fréquentation des parcs publics renvoient à un rapport au monde : dans cette activité du pot de fleurs ou de la jardinière, dans le regard porté sur les compositions paysagistes des espaces verts publics, l'habitant urbain et jardinier se construit une symbolique du monde à l'édification de laquelle il participe, tant dans sa relation intime et affective avec le monde végétal que dans la relation qu'il entretient avec l'extérieur par l'intermédiaire de cet interface entre la vie interne à l'appartement et l'espace de la rue qui est la voie ouverte sur le monde. Le balcon, la terrasse, les pots de fleurs accrochés à la fenêtre, les massifs de plantes du parc urbain constituent une ouverture vers l'ailleurs, dans sa totalité, c'est-à-dire vers le monde : c'est le monde au balcon, la nature dans la ville, le monde qu'il se construit avec des plantes qui lui ouvrent les portes d'une nature délibérément et consciemment naturelle.

### **III. Besoin ou construction de la nature en ville ?**

Ces représentations diverses de la nature en ville doivent cependant être nuancées selon les groupes sociaux ou les classes d'âge. En outre ces représentations changent selon les quartiers, s'il s'agit de Paris, cette diversité renvoyant bien évidemment à leur composition sociale.

D'une manière générale, plus les personnes sont âgées, moins elles investissent dans des plantations d'agrément et dans un rapport fréquent à la contemplation des parcs publics. Cette situation peut s'expliquer par le relatif repli sur soi des personnes les plus âgées : pour elles, les plantes demandent des soins pour lesquels elles ne trouvent plus le temps ni l'énergie qu'elles préfèrent réserver à elles-mêmes<sup>3</sup>. Pour les individus en pleine activité professionnelle, la végétation compte dans le plaisir de la vue, comme toile de fond : les plantations sur le balcon ne sont en général ni un passe temps et ne sont pas considérées comme un élément indispensable au cadre de vie ; le temps de loisir des actifs ne permet pas toujours le dégagement de moments où l'on prend soin de plantations. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les cadres et les professions intellectuelles n'investissent que peu dans les « jardins » d'appartement, préférant réserver le temps libre au monde des idées et occultant le concret. Ce serait les professions dites « intermédiaires » qui seraient les plus enclines d'une part à posséder des plantes et à les soigner et d'autre part à fréquenter les parcs urbains. Mais il semble bien que ce sont les classes d'âge les plus jeunes qui consacrent du temps et de l'intérêt aux plantes et qui présentent la particularité de posséder des plantes soit au dehors de l'appartement soit à l'intérieur, soit qui pratiquent fréquemment les espaces verts urbains. Pour elles en outre, les plantes sont considérées comme des êtres vivants et moins comme un décor. Il suffit d'ailleurs d'observer la clientèle des supermarchés de plantes à Paris ou la fréquentation des parcs publics pour constater que ce sont surtout des individus jeunes et que les personnes d'âge mur et élevé y sont peu nombreuses<sup>4</sup>. L'image de la vieille dame qui soigne son pot de fleur au balcon est donc davantage un cliché qu'une réalité.

---

<sup>3</sup> N Blanc, 2004, Des paysages pour vivre la ville de demain, rapport de recherche pour le MEDD, programme de recherche Politiques Publiques et Paysages.

<sup>4</sup> ibidem

On pourrait croire que les personnes possédant une résidence secondaire et donc habituées à pratiquer le jardinage investissent également dans les plantations de balcons ou de terrasses. Il semble bien que ce soit le contraire et que la pratique du jardinage de week-end ou des vacances soit un argument pour délaisser l'espace du balcon. Bien évidemment, cette situation doit être également relativisée : certains des ménages qui possèdent une résidence secondaire prennent au contraire le soin de décorer leurs fenêtres avec des plantes, mais d'une manière générale, ces plantes sont alors des plantes aromatiques ou des plantes d'intérieur<sup>5</sup>. Ceci n'empêche pas certains de ces habitants de pratiquer l'échange entre l'appartement urbain et la maison de campagne d'où l'on rapporte des plants pour le balcon ; ou alors c'est l'inverse : une espèce que l'on voit dépérir sur le balcon est emportée à la campagne où l'on espère qu'elle trouvera des conditions de croissance plus favorables ; d'une certaine manière, ces individus établissent une continuité entre le jardin urbain et le jardin rural. La reconstitution du monde intègre les deux milieux, la ville et la campagne.

La configuration du quartier est également un facteur de diversité : l'étroitesse des rues, l'intensité de l'ensoleillement, la présence de terrasses ou de balcons jouent évidemment un rôle essentiel dans cette pratique. Les rares travaux de recherche effectués sur la question montrent que les habitants jardiniers savent adapter leurs plantations à cet environnement extérieur en mesurant de manière empirique et par l'expérience ces divers facteurs qui interviennent dans la croissance des végétaux : un quartier humide, comme l'est par exemple le square des Peupliers (ancien lit de la Bièvre) favorise certaines plantes spontanées qui supportent une hygrométrie élevée et que les habitants ont adoptées. Sous d'autres conditions, en particulier l'étroitesse de l'espace disponible ce sont les plantes grimpantes qui seront préférées. On peut remarquer également que certains habitants « élèvent » des espèces qui se sont installées spontanément à partir de souches existantes sur d'autres balcons ou terrasses ou de petits jardins privés de maisons individuelles et qui présentent un intérêt esthétique à leurs yeux. Parfois même, dans des espaces verts collectifs d'un immeuble, certains habitants apportent leur touche personnelle et introduisant des plantes et pour augmenter la diversité initiale en général assez pauvre<sup>6</sup>.

Ces pratiques de jardiniers et les modes de diffusion des graines ou parfois même de tronçons de rameaux qui se reproduisent par marcottage naturel participent ainsi à la biodiversité de la ville. La végétation introduite s'accompagne en outre d'un cortège d'espèces animales (insectes) qui favorisent cette même biodiversité.

On ne peut cependant en effet pas restreindre la diversité naturelle de la ville aux seuls végétaux : il faudrait également compter avec la faune introduite par les pratiques sociales, mais ce serait un autre sujet, plus technique et scientifique : on sait en particulier que ces pratiques de la société urbaine ont favorisé l'introduction d'espèces animales comme certains oiseaux qui n'étaient pas présents dans les villes auparavant : les corbeaux par exemple qui se nourrissent des déchets urbains et qui nichent désormais sur certains toits d'immeubles. Les renards également, sont aujourd'hui proches des portes des villes où ils viennent également chercher la nourriture dans les poubelles. Et bien d'autres espèces qui font l'objet de travaux des écologues se penchant davantage qu'auparavant sur les villes comme milieu de vie des espèces végétales et animales. On pourrait presque dire que l'écologie urbaine répond d'une certaine manière à une mode qui provient notamment de la tentative par les sciences sociales, comme l'anthropologie et la géographie de comprendre les pratiques de nature des habitants à travers certaines espèces animales comme les chats, les blattes en particulier.

---

<sup>5</sup> ibidem

<sup>6</sup> ibidem

Mode certainement et en tout cas pour les habitants jardiniers qui répondent eux aussi à des courants de préférence pour certaines plantes : les espèces méditerranéennes ont le vent en poupe et il n'est pas rare de trouver un petit olivier sur une terrasse ou sur un balcon, comme on peut en observer certains comme décor de magasins, dans des grands bacs, oliviers en provenance d'Espagne qui a reconverti ses vergers d'oliviers et qui a mis sur le marché des oliviers centenaires vendus à des prix très élevés.

L'introduction de la nature en ville à travers ces jardins de balcons et de terrasses ou les nouveaux parcs urbains ne peut être restreinte, comme on a pu le voir, à un phénomène de mode. Elle correspond au déploiement de rapports à la nature qui s'enchevêtrent et qui structurent les représentations sociales de la nature. Mais elle apparaît et change de signification dans une période particulière, celle où les sociétés s'interrogent précisément sur leurs relations à la nature et sur leurs difficultés à gérer les milieux naturels et les paysages. Alors que le paysage signifiait, avant les années 1990, la campagne et renvoyait à une paysannerie susceptible de produire et d'entretenir les paysages en respectant l'environnement, divers événements ont changé le sens de cette relation. Les accidents écologiques comme les naufrages des pétroliers (Exon Valdez, Erika) puis les maladies qui ont touché le bétail en Europe (Encéphalite Spongiforme Bovine, fièvre aphteuse, fièvre aviaire en Asie, notamment) ou les problèmes liés à la qualité de l'eau ont profondément modifié les représentations de la nature et des paysages.

Désormais, les paysages que les Français souhaitent voir sur le territoire national ne sont plus des paysages produits par les agriculteurs, mais des paysages de nature et particulièrement des paysages de grande nature. Ce changement signifie une perte de confiance dans l'agriculture qui ne montre plus sa capacité à gérer la nature comme étaient censés le faire les paysans. Le désir de nature efface les anciens paysages agraires d'autrefois. Mais la campagne n'a pas disparu pour autant : le sentiment qu'éprouvent la majorité des Français vis-à-vis de la campagne est un sentiment nostalgique ; ils rêvent aux campagnes d'autrefois ou à des paysages de grande nature qu'ils vont chercher dans les voyages lointains, sur le continent américain, asiatique ou africain, où il existe encore des espaces de nature intacte, du moins le pensent-ils et les discours médiatiques l'affirment-ils<sup>7</sup>. Ce sont ces changements des représentations de la nature et des paysages qui inspirent les nouveaux paysagistes aujourd'hui fortement sollicités par cette demande sociale de nature urbaine accrue que les responsables politiques doivent satisfaire dans des relations parfois tendues avec leurs administrés : l'exemple du parc de la cour du Maroc aujourd'hui en cours d'élaboration dans le 18<sup>ème</sup> arrondissement témoigne d'une histoire de lutte des habitants qui ont su, grâce à leur acharnement et à la solidarité locale, convaincre la mairie de Paris de la nécessité de cet espace vert dans un quartier fortement défavorisé. Mais en même temps, certains concepteurs de parcs urbains ont parfois tendance à centrer leur créations sur leur capacité à émouvoir et susciter des sensations qui n'ont qu'un sens esthétique sans renvoyer à des significations plus sociales ou écologiques. Cette tendance s'inscrit dans une idéologie de l'émotionnel qui s'est développée dans les dernières années et qui se fonde sur l'exploitation des sensibilités populaires sans la lier à des questions sociales vives contemporaines.

---

<sup>7</sup> Ces transformations des représentations de la nature et des paysages doivent cependant être nuancées surtout selon les classes d'âge : le glissement qui s'est opéré de la campagne vers la nature est surtout opératoire pour les classes d'âge jeunes. Pour les classes âgées, les paysages renvoient encore à la campagne. Cette nuance est également différente selon les groupes sociaux : il est clair que pour les agriculteurs, les paysages sont encore ceux de la campagne qu'ils façonnent dans l'exercice de leur activité. Voir à cet égard, Luginbühl, 2001.

Aussi les populations urbaines dont les représentations sont conformes à ces changements voient-elles dans les plantations de leur balcon ou de leur terrasse ou dans les espaces verts publics un refuge contre les maux écologiques qui touchent la planète : en réalisant leur petit jardin, en luttant pour obtenir un nouveau parc urbain, ils constituent leur réserve de nature à eux, une nature qu'ils estiment non dégradée et indemne de l'action perverse de l'homme qui, à leurs yeux, la détruit par ses multiples activités.

## **Conclusion**

En mettant en scène la nature en ville, les habitants jardiniers et les concepteurs de jardins publics reconstituent un monde qui mobilise de l'esthétique, mais également des rapports affectifs ou symboliques à la nature qu'ils estiment pervertie par l'action inconsidérée de l'homme sur la terre. Cette pratique qui connaît un développement important ne peut être ramenée à un comportement simple qui sacrifie à une mode consistant à se rendre conforme à des modèles véhiculés par les médias. Non seulement cette pratique des plantations de balcons et de terrasses en ville et des parcs urbains alimente un marché et un secteur d'activité créateur d'emplois et en pleine croissance aujourd'hui, mais elle est également un ensemble de signes qui permettent d'éclairer les rapports des sociétés contemporaines à la nature. Derrière ces pots de fleurs et ces jardinières suspendus aux fenêtres, à travers les nouveaux espaces verts publics, il faut voir une nouvelle lecture des relations sociales au monde naturel et au monde tout court. Ces pratiques qui peuvent paraître parfois dérisoires sont fondamentalement signifiantes des sociétés post-industrielles, comme le sont effectivement celles des paysagistes créateurs des nouveaux parcs urbains. L'intérêt que marquent les classes d'âge jeunes pour ces végétaux urbains et apparemment anodins est en effet révélateur de la crise profonde qui touche les sociétés développées dans ses relations aux milieux naturels ; à travers ces plantes, c'est un pan de la planète qui est en jeu. C'est aussi ce qu'ont compris les concepteurs de jardins publics et qu'il essaient de mettre en scène devant les populations urbaines. C'est à coup sûr un sujet sur lequel les sciences sociales devraient se pencher de manière plus approfondie que jusqu'à présent, car il est certainement très éclairant des rapports à la nature dans les sociétés contemporaines.

## ***Bibliographie :***

L'environnement, question sociale, 2001, dix ans de recherche pour le ministère de l'Environnement, 2001, avant-propos de Dominique Voynet, préface de Robert Rochefort, éd. Odile Jacob, Paris, 307 pages.

BLANC (Nathalie), 2004, Des paysages pour vivre la ville de demain, rapport de recherche pour le MEDD, programme de recherche Politiques Publiques et Paysages.

LUGINBÜHL (Yves) 2001, Paysage modèle et modèles de paysages, in L'Environnement, question sociale, pages 49-56, Editions Odile Jacob, Paris, 305 p.

LUGINBÜHL (Yves) 2001, Paysages vernaculaires et paysages savants, in Créateurs de jardins et de paysages, ss dir M. Racine, Editions Actes-Sud / ENSP, pages XIX-XXVII, Arles, 290 p.

LIMIDO (L.) 2003 – L'art des jardins sous le Second Empire. J.P. Barillet-Deschamps, Editions Champ Vallon, Seyssel.

CADIOU (Nathalie) et LUGINBÜHL (Yves), Modèles paysagers et représentations du paysage en Normandie-Maine, in Paysage au pluriel, pour une approche ethnologique des paysages, Coll. Ethnologie de la France, Mission du patrimoine ethnologique, Cahier n° 9, Ed de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1995, pp. 19-34.

LUGINBUHL (Yves) - Paysages. Textes et représentations du paysage du Siècle des Lumières à nos jours, Lyon, La Manufacture, 1989, 270 p., 101 illustrations. Prix Conrad Malte-Brun de la Société française de Géographie, 1990.